

Au carrefour du sacré : les croix de chemin de Rouyn-Noranda

Jonathan Barrette

Volume 14, Number 3, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11393ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)

1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Barrette, J. (2009). Au carrefour du sacré : les croix de chemin de Rouyn-Noranda. *Histoire Québec*, 14(3), 24–28.

Au carrefour du sacré : les croix de chemin de Rouyn-Noranda

par Jonathan Barrette,

historien, administrateur à la Société d'histoire de Rouyn-Noranda

Jonathan Barrette possède un baccalauréat en enseignement des sciences humaines au secondaire et une maîtrise en histoire, profil appliqué, de l'UQAM. Il complète en ce moment un microprogramme de 1^{er} cycle en études autochtones à l'UQAT. Depuis 2003, il travaille comme agent de recherche auprès d'institutions publiques et privées (Secrétariat aux affaires autochtones, Conseil du statut de la femme, UQAT, PAT Communications). Il a participé à de nombreux projets en histoire et patrimoine en Abitibi-Témiscamingue, dont l'inventaire des lieux de culte, l'évaluation des ponts couverts, la rédaction d'un Guide d'interprétation historique des quartiers ruraux de Rouyn-Noranda, l'inventaire des odonymes et des croix de chemin de la même ville. Depuis 2007, il est engagé auprès de la Société d'histoire de Rouyn-Noranda, où il siège au comité de rédaction du bulletin de l'organisme. Il présente aussi des chroniques sur l'histoire et le patrimoine de sa région à la télévision communautaire. Il se passionne particulièrement pour le patrimoine religieux et bâti.

Au hasard des détours que nous empruntons dans la campagne témiscabitiennaise, il arrive que notre regard se porte sur l'un des aspects de notre patrimoine rural et religieux qui se révèle de plus en plus négligé : les croix de chemin. Situées la plupart du temps sur un promontoire ou à la croisée des chemins, elles témoignent d'une époque révolue où le quotidien de nos prédécesseurs était empreint de religiosité. Mais encore, quelle était leur véritable utilité? Qui les a conçues? Et quand? C'est en s'interrogeant sur la question du patrimoine en milieu rural que nous nous sommes rendu compte à quel point cet héritage fragile était tombé quelque peu dans l'oubli.

Petit historique des croix de chemin au Québec

La tradition d'ériger ce type de monument à la croisée et le long des chemins remonterait à l'époque de la Bretagne celtique, par l'érection de menhirs. Avec la christianisation, les premiers missionnaires, pour ménager les

populations locales, se sont servi de ces derniers comme supports aux croix en pierre.

Les premières apparitions des grandes croix au Québec coïncident avec la prise de possession de territoires, comme dans le cas de Jacques Cartier lors de ses voyages entre 1534 et 1536 et de la fondation de Montréal en 1642. Pour ce qui est des croix de chemin en tant que telles, elles apparaissaient dès l'ouverture des voies de communication, pour s'étendre de plus en plus vers l'intérieur des terres avec la colonisation de nouveaux espaces. Son usage s'accroîtra particulièrement au milieu du XVIII^e siècle sous l'instigation du jésuite François-Xavier Regnard Duplessis. Québécois ayant surtout vécu en France, il a répandu le culte de la croix grâce à une abondante correspondance avec ses deux œuvres religieuses à Québec. Les nombreux miracles qu'on attribuait à la dévotion vouée à la croix servirent à étendre cette pratique. Lorsque le Canada passa sous l'influence anglaise

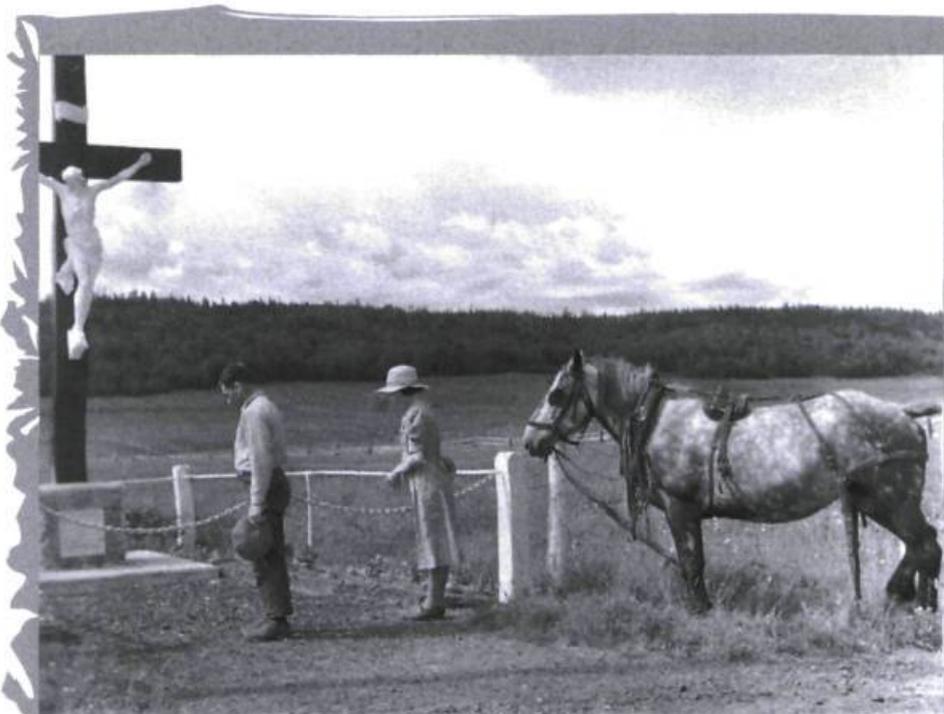
en 1760-1763, l'Église, dans un souci de protection de la religion catholique, en favorisa l'expansion. À tel point qu'au début du XIX^e siècle, des évêques durent écrire à leurs curés leur demandant de faire cesser cette prolifération des croix de chemin.

Ces élévations dépasseront les limites de la province pour suivre les frontières culturelles du Canada français, c'est-à-dire en Acadie et, à partir du XIX^e siècle, dans le nord de l'Ontario et au Manitoba. Cette coutume s'interrompra pratiquement au début des années 1960, avec la Révolution tranquille et le Concile Vatican II. Depuis ce moment, de bois qu'elles étaient, la plupart des croix de chemin seront fabriquées en béton, en granit, en métal ou en poussière de pierre. Si bien qu'au Québec, malgré les outrages du temps et la désaffection à l'égard de la pratique religieuse, il subsisterait entre 2500 et 4000 croix de chemin aujourd'hui. En 1989, on aurait dénombré 127 croix en Abitibi-Témiscamingue. D'après Henri

Giroux toutefois, prêtre au diocèse de Rouyn-Noranda, ce chiffre serait erroné et se situerait aujourd'hui aux alentours de 300.

Utilisations des croix de chemin

Quelquefois, la croix était placée sur un promontoire de façon à ce qu'on puisse la voir de loin, en évocation du mont Golgotha, lieu de la crucifixion, ou bien devant l'église ou l'école. Elle était aussi souvent ceinturée d'une clôture, pour la protéger des bêtes. On la retrouvait érigée à la croisée des chemins ou dans un endroit pour la rendre la plus accessible possible pour les habitants du rang. Sa préservation était généralement assurée par l'habitant qui l'avoisinait.



*Croix de chemin, Saint-Simon-de-Rimouski, en 1950.
(Source : <http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/photos/4305.html>)*

Plusieurs vocations étaient dévolues aux croix retrouvées sur nos routes. Dans certains cas, elles pouvaient remplacer l'église, lorsque les fidèles demeuraient trop loin pour s'y rendre. Aussi, elles avaient pour fonction de protéger ceux qui la voisinaient, l'entretenaient et la fréquentaient. Dans d'autres cas, elles étaient érigées lors de campagnes de tempérance, par des mouvements affiliés à la religion, lors des cérémonies entourant le mois de Marie ou bien pour commémorer un événement ou un personnage. Enfin, elles devenaient un lieu de rassemblement privilégié lorsque les éléments de la nature menaçaient la paroisse : sauterelles, chenilles, sécheresses, inondations, etc. ou bien, elles étaient érigées en guise de remerciement pour vœux exaucés, en ex-voto.



Val-Senneville, 1945. (Source : CHABOT, Denys, L'Abitibi centenaire, 1898-1998, Val-d'Or, 1999, Société d'histoire de Val-d'Or, p. 237)



Croix aux instruments de la Passion, dans le Nord-du-Québec, à la croisée du chemin Joutel-Matagami, en 2008. (Source : Jonathan Barrette)



Calvaire, à Roquemaure, en Abitibi-Ouest, en 2008. (Source : Jonathan Barrette)

Dans la région de l'Abitibi, bon nombre d'entre elles représentent des croix de pionniers, érigées au moment de la prise en main du territoire par le colon.

Et dans plusieurs cas, nombre des premières croix de chemin sur le territoire défriché étaient succédées par des croix de remplacement, comme en font foi des monographies paroissiales de la région.

Caractéristiques physiques

Les croix de chemins québécoises répondent à trois types. On retrouve tout d'abord la croix simple, construite par le colon, équarrie à la hache, parfois agrémentée d'un motif à la croisée de la hampe (axe vertical) et de la traverse (axe horizontal) ou aux extrémités. En second lieu, la croix aux instruments de la passion, souvent façonnée par un artisan, un menuisier ou un forgeron, avec beaucoup plus d'ornementation que dans le premier cas. Enfin, le calvaire, où la croix est parée d'une statue du Christ crucifié, parfois accompagné de personnages assistant à son martyre, et parfois couvert par un édicule servant d'abri. On découvre ces trois grands types un peu partout au Québec, quoique la croix aux instruments de la passion se repère surtout dans les grandes régions agricoles, comme au nord de Montréal, en Montérégie et au sud de Québec. Quant à la croix simple, elle est en plus grand nombre dans les zones près de la mer, soit en Gaspésie, sur la Côte-Nord et dans Charlevoix. En ce qui concerne le calvaire, il se répartit le long du fleuve entre Montréal et Québec.

Si l'on veut s'attarder à la croix aux instruments de la passion

que l'on retrouve fréquemment, plusieurs éléments la distinguent. Reconstituant le supplice de Jésus, nous y voyons le coq, signe du reniement de saint Pierre ou de la résurrection. Aussi présents, mentionnons le lys symbole chrétien de la vigilance, de la prière, de même que de l'appartenance à la France, la couronne d'épines, l'éponge, la lance, l'échelle, la main symbolisant les gifles reçues devant le Sanhédrin et la lanterne servant à éclairer Judas lors de sa dénonciation. Il y a également le soleil, signe de divinité, ou pour rappeler son obscurcissement lors de la crucifixion, le marteau et les clous. On dénombre encore d'autres éléments, toutefois plus rares : le coutelas, utilisé par Pierre pour couper l'oreille d'un garde romain lors de l'arrestation du Messie, le fléau ou fouet, les tenailles, la voile de sainte Véronique, la lune, pour faire symétrie avec le soleil ou pour représenter l'Ancien Testament, le calice, l'épée, la hache, les dés avec lesquels on tira au sort le manteau du Christ, la colonne de flagellation, l'égoïne et le *périzonium* (page).

D'autres motifs ornementaux peuvent décorer les croix de chemin. Par exemple, les motifs végétaux, comme le lys et le trèfle. Dans le premier cas, il représente clairement l'identité française, alors que le second est un symbole très ancien dans la chrétienté pour incarner la sainte Trinité. Il y a aussi le cœur, les grappes de raisin, l'ostensoir, le chapelet, l'hostie, de même que le crâne d'Adam.

Dans plusieurs cas, la croix de chemin est pourvue d'une niche, protégeant la Vierge Marie représentée en Immaculée Conception, Notre-Dame de Lourdes ou Notre-Dame du Cap, ou bien Jésus en Sacré-Cœur ou en Enfant Jésus de Prague, couronné et revêtu d'un manteau doré. La niche peut faire office d'oratoire populaire, en recueillant en son sein d'autres personnages comme saint Joseph, sainte Thérèse, sainte Anne et saint Antoine de Padoue, selon les fonctions qu'ils occupent.

L'unique croix du quartier Montbeillard est située au coin du chemin de la Croix, près du 1132, route 101. Elle a été levée le 19 novembre 1958 sur le terrain de M. Henri Aylwin. C'est le curé Lucien Rheault qui l'a fait faire en corvée par les gens des environs, originaires de Belle-Vallée, près de Trois-Rivières. Elle a surtout servi aux jeunes de la colonie de vacances du Domaine Fatima et pour les cérémonies du mois de Marie. Sa hauteur est d'environ 4,57 mètres. Cette croix aurait été éloignée de son emplacement pour les besoins de la route et refaite deux fois, la dernière en 1997. Elle est ornée d'un enclos en bois et en métal et les ornements sont passés du brun et blanc au rouge. Il manque une extrémité à la traverse, du côté de l'échelle. La niche comprend une statuette de la Vierge.



*Croix simple, à Lorrainville, au Témiscamingue.
(Source : site Internet henrigiroux.org)*



*Croix, quartier Montbeillard, en 2007.
(Photo : site Internet henrigiroux.org)*



Croix, quartier Destor, Rouyn-Noranda, en 2007. (Photo : Jonathan Barrette)

Cette croix est située près du 528, chemin du Parc, quartier Destor. Elle aurait été usinée après 1972 par son ancien propriétaire, M. Lucien Beauchemin, originaire de Ville-Marie, qui fut directeur de l'école des Arts et métiers de Rouyn. Originellement, elle aurait dû se retrouver à la fourche, mais son propriétaire a dû se résoudre à la placer sur son terrain, faute de consensus. Faite en fer forgé peint en noir, elle mesure 2,44 mètres de hauteur sur un 1,22 mètre de largeur. Ornée d'un soleil rayonnant au centre, ses extrémités sont terminées par des fleurs de lys.

Conclusion

Les croix de chemins qui ornent nos campagnes représentent un trésor caché qu'il faudrait préserver. Malheureusement, le déclin de la pratique religieuse, les conditions climatiques et le manque d'entretien font que ce patrimoine se dégrade. C'est pourquoi il importe de ramener à notre mémoire l'intérêt de conserver ces éléments qui ont ponctué pendant si longtemps notre paysage, qu'il soit rouyn-norandien, témiscabiti-bien ou québécois. Les collectivités, et non seulement les propriétaires des croix, ont la responsabilité de voir à la conservation de ce patrimoine, ce qui est réalisable à faible coût. Nous détenons des éléments physiques notables qui sont témoins de notre passé. Il est essentiel de ne plus les abandonner à leur sort...

Bibliographie

- ADJIZIAN, Jean-Jacques, « Les croix de chemin », *L'Abitibi-Témiscamingue... et les lieux de la mémoire*, Rouyn-Noranda, Conseil de la culture de l'Abitibi-Témiscamingue, 2005.
- CARPENTIER, Paul, « Par ce signe tu vaincras ». « Les croix de chemins », *Cap-aux-Diamants*, n° 26, été 1991, p. 20.
- CARPENTIER, Paul, *Les croix de chemin : au-delà du signe*, Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1981, p. 95.
- CHABOT, Denys, *L'Abitibi centenaire, 1898-1998*, Val-d'Or, 1999, Société d'histoire de Val-d'Or, 536 p.
- GAUTHIER, Yvan, « Croix de chemin du Haut-Saguenay », *Saguenayensia*, vol. 26, n° 1, janvier-mars 1986, p. 4.
- OLIVER-LLOYD, Vanessa, *Les croix de chemin au temps du bon Dieu*, Montréal, Éditions du Passage, 2007.
- PORTER, John R. et Léopold Désy, *Calvaires et croix de chemins du Québec*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973.
- POULIN, Anne-Marie et Jean SIMARD, *Lieux de culte populaires au Québec*, Sainte-Foy, Université Laval, mars 1989.
- SIMARD, Jean, et Jocelyne MILOT, *Les croix de chemin du Québec. Inventaire sélectif et trésor*, Sainte-Foy, Publications du Québec, 1994.
- SIMARD, Jean, *L'art religieux des routes du Québec*, Sainte-Foy, Publications du Québec, 1995.
- SIMARD, Jean, *Les arts sacrés au Québec*, Ottawa, Éditions de Mortagne, 1989.
- TANGUAY, Nicole, *La noce d'or : Rouyn-Noranda, 1926-1976*, s.l., s.é., s.d., n.p. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Direction régionale de l'Abitibi-Témiscamingue et du Nord-du-Québec, Collection Lucien Beauchemin, fonds P182.